

L'HISTOIRE D'UNE ÉPOQUE

Dans les documents sur l'histoire du Canada qu'a laissés ce pauvre Charles Savary, qui a connu bien des secrets de nos politiciens se trouvent trois lettres qui sont de vraies pages d'histoire, trop peu connues parce qu'elles ont paru dans un journal d'Ottawa, et parce qu'au moment de leur apparition le grand Mercier était au pouvoir dans toute sa splendeur et dans toute sa puissance et le public était trop peu soucieux d'y voir clair.

Nous avons retrouvé ces lettres que nous allons donner ici comme le plus curieux souvenir d'un temps dont l'histoire n'a pas été écrite.

Nous avons intitulé cette exhumation *l'Histoire d'une époque*, c'est le récit par un journal conservateur de la formation par l'hon. M. Mercier du fameux parti national, de l'organisation du ministère national et des causes qui ont amené le transfert de l'influence dans la direction du parti ministériel de Montréal à Québec entre les mains de M. Pacaud qui devait amener l'écroulement du parti.

Les lettres sont coupées un peu brusquement car elles furent suspendues, sans avis préalable, à cause de leur tournure inquiétante pour certains personnages conservateurs qui en se disant amis des libéraux provoquaient la dissolution du parti libéral et dont le jeu était ainsi découvert et fut devenu impuissant.

M. Savary qui était alors entre les mains de l'hon. M. Chapleau, qui était devenu son protecteur, arrêta net la publication de ces lettres qui auraient dû avoir encore un ou deux numéros.

Telles qu'elles sont, ce sont les pages les plus exactes et les plus bourrées de renseignements qui aient encore été écrites sur cette curieuse époque :

LETTRES DE QUÉBEC

PREMIÈRE LETTRE

Québec, 11 Mai, 1888

Vous me demandez de vous aider à faire connaître le dessus et le dessous de la scission qui vient d'éclater dans le parti Mercier. Vous me dites que le public s'étonne d'as-

ister à une querelle dont il ne comprend pas les causes véritables, et sur laquelle il n'est édifié que par les déclamations intéressées des purs organes de parti. Je serai obligé pour me rendre à votre désir, de faire appel à votre patience et à celle de vos lecteurs ; et, si vous voulez que je sois véridique, il me faudra commencer par remonter en arrière, car l'orage d'aujourd'hui procède de causes anciennes et s'amorce depuis longtemps.

Ne croyez pas que les premiers symptômes de désaffection datent l'entrée en campagne de M. Lobeuf, et de ses entrevues avec le reporter de *l'Empire*. Dès la fin de l'été dernier, les dissidents tenaient déjà des conciliabules ; et vous devez vous rappeler, qu'à la veille du départ de M. Beaugrand pour l'Europe, il avait été sérieusement question d'une déclaration de guerre de la *Patrie* au gouvernement Mercier. Ce n'est pas de M. Pacaud qu'on se plaignait en ce temps-là, c'était de la trop grande influence de l'élément castor et de l'absorption des principes libéraux dans le programme soi-disant national ; mais à cette différence près, les mécontents étaient exactement les mêmes. Au mois de mai de la même année, *l'Union Libérale* avait essayé de donner le branle à Québec ; et trois mois auparavant, une coalition de libéraux mécontents avait entamé et mené à bonne fin, contre M. Beausoleil, la lutte qu'on reprend aujourd'hui à peu près dans les mêmes termes contre M. Pacaud. Pour dire toute la vérité, le dissentiment date officiellement des premiers jours du gouvernement Mercier ; il remonte même beaucoup au-delà.

Il y a eu, pendant toute la carrière politique de M. Mercier, une fraction du parti libéral qui ne l'a jamais accepté de bon cœur, qui ne s'est jamais sentie avec lui en communion d'idées et de sympathie, et pour trancher le mot, qui a toujours nourri vis-à-vis de lui une méfiance instinctive. Il suffit de se rappeler les luttes de la coalition, et les attaques passionnées, auxquelles M. Mercier fut alors en butte de la part de quelques journaux libéraux, notamment de la *Patrie*. La coalition a échoué, la lutte s'est apaisée ; une réconciliation est intervenue, sincère vis-à-vis de quelques-uns, simplement apparente, et toute de politique vis-à-vis de quelques autres. Il avait été échangé, par exemple, entre M. Mercier et M. Beaugrand, de ces injures qui ne s'oublient pas, et auxquelles a constamment survécu un fond d'inimitié qui devait tôt ou tard se faire jour.

La situation de M. Mercier, comme chef du parti libéral de la province de Québec, a toujours été singulière. Au moment où il a été choisi pour remplacer M. Joly, il venait de se rendre justement suspect à son parti ; et l'on a pu croire qu'en se décidant à le prendre pour chef, les libéraux s'étaient servis de ce moyen, comme d'une ressource suprême, pour le retenir à eux, et pour l'empêcher de passer à l'ennemi. Dans tous les cas, s'ils n'ont pas eu cette pensée, la plupart d'entre eux ont eu le sentiment très net, que M. Mercier n'était pas leur homme, et ne représenterait jamais leurs idées. Il l'ont pris sous la pression de la nécessité, parcequ'il leur est apparu comme un homme dangereux et habile, et pour tout dire, comme le seul qui eut assez